

THÉÂTRE DE LA BASTILLE

Direction Jean-Marie Hordé
76 rue de la Roquette 75011 Paris
Réservations : 01 43 57 42 14
www.theatre-bastille.com



MOUVEMENT

L'AVANTAGE DU DOUTE

Du 9 au 27 mai 2022 à 20h,
relâche les dimanches et
le lundi 16 mai

Tarifs

Plein tarif : 25€
Tarif réduit : 19 €
Tarif + réduit : 15€

Durée du spectacle : 1 h 45

ENCORE PLUS,
PARTOUT,
TOUT LE TEMPS

Service presse

Emmanuelle Mougne
emougne@theatre-bastille.com
Tél. : 01 43 57 78 36
Port. : 06 61 34 83 95

DISTRIBUTION

Une création de**L'Avantage du doute****Avec**

Mélanie Bestel

Judith Davis

Claire Dumas

Nadir Legrand

Maxence Tual

Scénographie

Kristelle Paré

Lumières

Mathilde Chamoux

Son

Isabelle Fuchs

Costumes

Marta Rossi

Accompagnement**du travail vocal**

Jean-Baptiste Veyret-Logerias

Régie générale

Jérôme Perez-Lopez

**Production - administration -
diffusion**

Marie Ben Bachir

Attachée de presse

Irène Gordon-Brassart

06 15 89 85 77

irenegordon.presse@gmail.com

Production

L'Avantage du doute

Coproduction

Théâtre de Nîmes, Théâtre de Rungis,
Théâtre Jean Vilar – Vitry-sur-Seine,
Théâtre de la Bastille, le lieu unique –
centre de culture contemporaine de
Nantes, Théâtre Nouvelle Génération –
Centre dramatique national de Lyon,
L'Estive – Scène nationale de Foix et
de l'Ariège.

Aide à la résidence

Conseil départemental du Val-de-Marne
et le soutien du Fonds SACD - Théâtre,
Action financée par la Région Île-de-
France

Soutien

La Vie brève - Théâtre de L' Aquarium
et La Villette, Paris.

Le Collectif L'Avantage du doute
est conventionné par le ministère de
la Culture et de la Communication -
Direction régionale des affaires
culturelles (DRAC) Île-de-France.

ENCORE PLUS, PARTOUT, TOUT LE TEMPS

Y a-t-il un lien entre la crise environnementale et la domination masculine ?

La nouvelle création du collectif L'Avantage du doute interroge les logiques de puissance et de rentabilité en croisant ces sujets de société. Et c'est une véritable comédie ! Après quatre mises en scène, un film et une Occupation en 2018 au Théâtre de la Bastille, le collectif continue de se pencher sur des sujets politiques, abordés de manière intime. Partageant la responsabilité d'une parole engagée au plateau, les cinq acteurs-auteurs s'inventent des sortes de doubles d'eux-mêmes, pour raconter nos catastrophes : un rôti brûlé, un ours polaire perdu, des femmes fatales dévastées... Réalistes et poétiques, les scènes s'enchaînent, comme une grande conversation avec le public.

Elsa Kedadouche

Les 13 et 14 mai, deux films de Judith Davis seront projetés.

Vendredi 13 mai à 18h30

Va dans les bois, commande de l'école de la Comédie de Saint-Étienne avec les huit acteurs et actrices en fin de cycle et les techniciens et techniciennes de l'école de cinéma lyonnaise, la CinéFabrique.

Comme avec L'Avantage du doute, Judith Davis est partie des questions qui étaient celles des interprètes - et qui se trouvent recouper celles d'*Encore plus, partout, tout le temps* - pour les transformer en scènes et récits.

Va dans les bois est ainsi une porte supplémentaire, un détour par la jeunesse et le cinéma, qui pose des questions similaires à leur dernier spectacle.

Samedi 14 mai à 17h30

Tout ce qu'il reste de la révolution (sortie 2019)

Prolongeant l'esprit de leur premier spectacle et avec les actrices et acteurs du collectif, *Tout ce qu'il reste de la révolution* explore la déprime politique de ceux qui sont « nés trop tard ». En colère, déterminée, Angèle s'applique autant à essayer de changer le monde qu'à fuir les rencontres amoureuses. Tantôt Don Quichotte, tantôt Bridget Jones, elle tente de trouver un équilibre...

NOTE D'INTENTION

ENCORE, car il s'agit de voir notre monde comme encore en cours de construction, et pas comme un monde déjà construit, ou déjà détruit. Détruit par le chœur puéril des « encore ! » d'une humanité aveuglée par son incommensurable désir qui en veut toujours plus. Et quand elle commence à scier à la tronçonneuse la branche sur laquelle elle est assise et qu'elle finit par se casser la gueule, il faut la soigner en lui racontant des histoires.

PLUS, c'est parce qu'on est bien obligés d'agir contre la sidération dans laquelle nous saisissons la multitude des informations que nous recevons quotidiennement sur la catastrophe, les catastrophes : celle de la grande échelle, catastrophe écologique qui nous submerge dans toutes ses dimensions, au point de devenir une catastrophe intime, qui bouleverse même jusqu'à notre corps.

PARTOUT, c'est là où nous tentons de défoncer la frontière entre la rationalité et la poésie, entre la réalité et nos visions. Nous voulons mettre à mal cette vieille séparation qui nous entrave, et c'est peut-être le premier pas vers une manière de vivre sûrement plus joyeuse et peut-être plus durable ? Cette division néfaste entre notre capacité de fabuler, notre désir de faire autrement et le prétendu pragmatisme de ceux qui disent justement « qu'on ne peut pas faire autrement » est vieille comme l'histoire de la surexploitation de notre environnement et de toutes nos ressources, jusqu'aux corps des femmes. Mais cette division peut être bougée, voire brisée, non ?

TOUT LE TEMPS, c'est parce qu'il est trop tard pour se lamenter sur les dégâts déjà causés, et qu'il faut de toute urgence faire des plans à notre échelle, faire feu de tout bois imaginaire pour changer nos manières de nous voir et d'être ensemble. Et parce qu'on doit commencer par en rire, par se regarder franchement et se trouver aussi quand même tout à fait comique jusque dans nos paniques ; pour tenir et arriver à relier la connaissance que nous avons de la crise, dans laquelle nous sommes jusqu'au cou, avec le commencement d'une action. Même pétris de nos doutes, même en pleine dépression : parler, crier, établir de nouveaux liens. Tout commencement est divin.

ENCORE PLUS, PARTOUT, TOUT LE TEMPS c'est donc notre cinquième spectacle : avec un gros ours blanc atteint de solastalgie, et bien sûr avec sa banquise qui fond avec lui, avec des femmes fatales dévastées et des déesses inquiétantes, avec un rôti brûlé, des œufs bio du Limousin et un arc bandé à bloc, avec une clameur aussi violente qu'harmonieuse et libératrice, avec une tempête filiale destructrice, avec un vieux cinéaste mythique en fauteuil roulant au pied d'une allée de colonnes gréco-romaines, sans oublier la servante à col blanc amidonné tout juste sortie des vestiges de ce jour.

Tout ça en une heure et quelques, sous anthropocène, dans un couloir d'hôpital récupéré sur un tournage de télévision et en pleine conversation avec vous.

ENCORE PLUS, PARTOUT, TOUT LE TEMPS



ENTRETIEN

Laure Dautzenberg : *Qu'avez-vous voulu raconter avec ce nouveau spectacle* **Encore plus, partout, tout le temps ?**

Maxence Tual : L'un des points de départ a été tous ces discours autour de l'effondrement, évoquant une disparition programmée, inéluctable, de la civilisation telle qu'on la connaît, propos qui sont devenus très médiatiques avec les figures de collapsologues comme Pablo Servigne. Suite aux Trente Glorieuses, à la religion de la croissance et aux théories de la fin de l'Histoire des années 90, notre génération a grandi dans l'idée qu'il y avait une forme de progrès permanent et infini. Et là, tout d'un coup, il y a cette projection d'un avenir confisqué. On se rend compte qu'on peut tout renverser, que le chemin de l'Histoire est une production hallucinante de déchets. Tout déborde, les ressources sont pillées, tous les éléments, l'eau, l'air, la glace, sont en train de disparaître. Et on est là, de plus en plus nombreux, à faire vivre cette machine. Face à ces nouvelles données, des questions se posent aux quaranténaires que nous sommes. Qu'est-ce qu'on transmet ? Comment parle-t-on de cela à nos enfants, si on en a ? Qu'est-ce que veut dire l'avenir ? Comment peut-on vivre ? S'inscrire dans le monde ? Est-ce que ce sont des questions politiques, des questions individuelles ? Parallèlement il y a eu *metoo*, soit une prise de conscience qui a amené le renouveau de tout un discours contre le patriarcat, la domination, et l'écrasement des femmes dans le monde et dans nos sociétés. C'est dans ce contexte-là qu'on a commencé à imaginer le spectacle qu'on voulait faire. Cela répondait à des colères à la fois individuelles et collectives, à des envies de transmettre quelque chose autour de ces questions. Ces désirs sont restés dans le spectacle en subissant des mutations puisque, comme d'habitude avec *L'Avantage du doute*, chacun essaie de travailler des problèmes qui l'intéressent particulièrement, pour ensuite tisser

ensemble les objets, les préoccupations, le texte de chacun.

Judith Davis : De mon côté, je suis partie de l'intuition que le productivisme et le patriarcat sont les deux faces de la même pièce, que la logique d'exploitation est aussi morbide en ce qui concerne les ressources de la terre que l'espace intime et privé du foyer et la vie domestique des femmes. Le postulat est de dire que le productivisme, qui a trouvé des formes politiques et économiques qui lui convenaient parfaitement avec le capitalisme, se fonde sur des esclavages qui taisent leur nom. Que ce soit celui des pauvres ou celui des femmes. Cela m'a passionnée de réintroduire la question du féminisme dans une lutte profondément anticapitaliste, amenant de nouveau un combat de générations, parfois avec des gens qui étaient autrefois nos alliés dans la réflexion, et créant des tensions, y compris dans notre propre groupe. En effet, au sein de notre collectif, l'articulation de ces deux questions a été un sujet brûlant et passionnant. Comment, face à deux hommes qui sont dans une sidération métaphysique liée au thème de la catastrophe, trois femmes essaient de jongler avec la bipolarité des thèmes du spectacle et de revendiquer, y compris au sein de la pièce, d'exister sur le même plan ? C'est stimulant d'avoir pu faire ça tous les cinq car *L'Avantage du doute* continue d'être, à son échelle et dans son processus de travail, un lieu de démocratie – mot que je m'efforce en ce moment de sauver de la poubelle...

Nadir Legrand : C'est vrai qu'il y a eu une forme de conflit intérieur dans le collectif du fait que Maxence et moi défendions surtout la thématique de l'effondrement et Claire, Judith et Mélanie celle de la domination et de l'écrasement des femmes. Il a fallu qu'on joue pour se rendre compte que les thématiques étaient profondément imbriquées et qu'il y avait encore beaucoup de chemin à parcourir dans les deux cas. Pour ma part, cependant, ce que j'ai écrit dans ce spectacle

ENTRETIEN

est vraiment un écho de *La Caverne* qu'on a jouée au Théâtre de la Bastille en 2018. J'ai créé *La Caverne* pour essayer d'engager un dialogue avec les enfants autour du fait que j'étais stressé, en tant que parent, de la place grandissante des écrans, de la technologie, des objets issus de la société de consommation dans leur vie. Mais, en l'espace de deux ans, en travaillant sur ce projet, je me suis rendu compte que le problème est inverse. Cette génération, certes, grandit dans ce monde-là, mais elle est beaucoup plus lucide que notre génération, sans parler de celle de mes parents. Et cette lucidité engendre une colère, un sentiment de frustration, d'injustice. C'est de cela dont j'ai voulu parler, de cette peur soudaine de la manière dont les adolescents d'aujourd'hui vont nous inclure ou pas dans le monde de demain. Je me suis ainsi rendu compte, quand on a commencé à filer le spectacle, qu'on n'allait pas apprendre grand chose aux gens sur l'effondrement car cette pensée s'est répandue depuis qu'on a commencé à y réfléchir. Mais c'est un peu comme si on proposait aux gens de revivre ces moments où ils ont commencé à comprendre, appréhender, la dimension planétaire de ce qui était en train de nous arriver pour qu'ensemble, ensuite, on puisse en parler.

L. D. : *Comme toujours, il y a beaucoup d'humour dans votre spectacle. En quoi est-ce essentiel pour vous de maintenir cette tonalité ? Et comment l'avez-vous abordé cette fois-ci ?*

Nadir Legrand : Plus nous avançons dans l'écriture de ce spectacle, plus la dimension tragique de nos deux thématiques croisées pesait sur nous. L'enjeu n'est pas de faire subir aux spectateurs cette pesanteur mais ce n'est pas non plus de les faire regarder ailleurs alors qu'il y a un éléphant qui agonise. Pour dépasser les états de désolation et de déni qui nous traversent tous, il faut absolument que nous parvenions à nous réinventer. Mais au bout d'un moment,

on s'essouffle et on se demande : Où puiser l'énergie ? L'humour et le collectif peuvent être des moteurs surpuissants, avec des bilans carbone défiant toute concurrence. Plus que jamais, nous avons besoin de rire ensemble des situations tragiques dans lesquelles nous nous sommes enlisés. Rire de nous-même, de nos excès, de notre démesure, de notre perte de sens, pour exorciser les cauchemars qui nous hantent avant qu'ils n'atrophient notre désir de vivre et d'aller à la rencontre de l'autre. Pas d'un rire cynique, bête et blessant, mais d'un rire jubilatoire et fédérateur.

L. D. : *Avez-vous réalisé, comme vous le pratiquez souvent, un travail d'enquête documentaire, au-delà de vos lectures communes ?*

Judith Davis : Pour moi cela reste fondamental. Dans mon écriture, presque toutes les phrases viennent de ci, de là. Avec Mélanie nous avons fait tout un travail à Vitry-sur-Seine, dans des centres sociaux, des EPHAD.

Nous avons animé un atelier intitulé *Les Faiseuses d'histoires*, emprunté au livre de Vinciane Despret et Isabelle Stengers¹. Et on a interrogé beaucoup de femmes. On s'est aussi beaucoup interviewés les uns les autres, et j'ai recopié de nombreuses discussions SMS entre les trois filles du groupe, qui mêlent par exemple dans un même message des couches de bébé qui débordent et des citations d'Hannah Arendt. Car Claire et Mélanie ont eu deux enfants entre le dernier spectacle et celui-là...

Nadir Legrand : Le documentaire a plus été intérieur pour moi. Je suis devenu végétarien et cette expérience m'a beaucoup inspiré...

¹ *Les Faiseuses d'histoire – Que font les femmes à la pensée ?* Vinciane Despret, Isabelle Stengers, Les Empêcheurs de penser en rond/La Découverte, 2011

ENTRETIEN

L. D. : *Maxence, vous êtes nouveau venu dans le collectif, comment avez-vous perçu le travail ?*

Maxence Tual : On se connaissait déjà, parce que j'ai joué dans certaines tournées et que j'avais commencé la création du *Bruit court que nous ne sommes plus en direct*, que j'avais dû interrompre pour travailler avec Les Chiens de Navarre. Ce qui était effectivement nouveau pour moi était d'être à un endroit d'auteur, position qui m'inquiétait et me fascinait en même temps. J'ai dû prendre confiance en moi, écrire et travailler autrement, être dans d'autres rapports de travail... Avec Les Chiens de Navarre, il y a un processus de création collectif, mais il n'y a pas de travail solitaire, on est tous sur le plateau ensemble et on crée ensemble les spectacles. Là, il y a beaucoup de solitude pour un travail collectif. On est vraiment renvoyé à soi. C'était à la fois perturbant et passionnant ; et tout d'un coup le spectacle est là, de manière ultra-collective, alors qu'au départ je ne cessais de me demander comment ça allait marcher, comment cela allait faire une pièce.

L. D. : *Judith et Nadir, comment voyez-vous le chemin parcouru et l'évolution de votre travail ?*

Nadir Legrand : On ne le dit jamais assez mais on est vraiment un collectif démocratique. Tout est décidé de manière collégiale, on participe à toutes les étapes, production, réalisation et ça tient depuis maintenant plus de dix ans. C'est toujours aussi difficile, exigeant, et ça nous fait grandir avec toutes les résistances que cela comporte, mais c'est très riche même si cette fois j'ai pour ma part souffert de la solitude et de l'abstraction nées du contexte, des réunions par zoom. Car si notre écriture part d'une forme d'intimité entre soi et soi, c'est en parlant, en travaillant avec les autres, en le partageant avec le collectif, qu'on arrive à comprendre ce qu'on voulait dire, et que notre écriture, assez intuitive, se valide... Mais plus précisément, ce qui est

ambitieux par rapport aux autres spectacles qu'on a fait, c'est qu'on a travaillé dès le début avec une équipe de créatrices à la lumière, au son, à la scénographie, aux costumes. On s'est dit que la forme était un peu un sixième acteur que nous voulions intégrer dès le début. Cela faisait longtemps que nous en avions envie et nous avons enfin trouvé une méthodologie qui nous permet de construire des images qu'on aime. Quand on veut passer dans un ailleurs, quand on quitte la situation d'adresse aux spectateurs caractéristique de l'Avantage du doute, on peut vraiment basculer dans une autre dimension, dans la fiction, la poésie, le surréalisme pour certaines scènes.

Judith Davis : Du coup, le spectacle travaille son décalage par rapport à « l'actualité ». L'onirique, le mythologique se sont invités. On a pu rêver, proposer une nuit à nos jours étriqués. Alors il y a un dîner en ville mais aussi une forêt, une banquise, un père et son fils en toge, un contre-jour crépusculaire où trois parques mystérieuses parlent linge sale et métaphysique, un apéro entre amis, d'où les monstres peuvent surgir, faire peur et pleurer. Le travail formel a pu se faire sans trahir notre goût : défendre une apparente simplicité voire une forme de naïveté, qu'on aime car nous voulons rester dans une conversation en connivence avec le spectateur. Claire (Dumas) et Maxence (Tual) gardent un rapport à l'improvisation qui est aussi leur manière d'inventer, d'associer, dans une écriture à la fois automatique, surréaliste, complètement sur le présent. Il y a du présent tout le temps qui troue la représentation et permet d'être de plain-pied avec le ici et maintenant, avec les clowns qui sont les leurs. Claire a ainsi construit un personnage de bouffon qui crée de la dérision, du danger, drôle ou punk selon l'humeur de ses impros.

Nadir Legrand : L'autre défi que nous avons eu à relever a été d'avoir une richesse scénographique tout en évitant autant que possible d'acheter

ENTRETIEN

des matériaux neufs afin d'être le plus cohérent possible avec notre sujet. Au final, la majeure partie de notre scénographie est issue d'éléments de décors qui nous ont été donnés ou prêtés et que nous avons transformés. Les matériaux récupérés ont été remodelés et détournés de leurs origines, de leurs fonctions premières et avec eux nous construisons notre puzzle pendant la représentation. Par exemple, la façade d'un mur tombe et devient notre plancher de théâtre, nous jouons un dîner en ville en toges romaines et la forêt s'invite dans le spectacle sur une grande toile peinte, semblant venir tout droit du théâtre du XVIII^e siècle. Ce frottement entre les différents styles et conventions théâtrales apporte une dimension art-brut, poétique, qui, ajoutée à l'aspect très contemporain du sujet, donne je l'espère de la force et du relief au spectacle.

L'AVANTAGE DU DOUTE

L'Avantage du doute est un collectif d'acteurs qui joue et écrit ensemble.

La création de leur groupe a répondu à une nécessité partagée, politique au sens large, celle d'appartenir à un collectif.

Les spectacles de L'Avantage du doute sont le fruit d'une écriture collective, et si chaque acteur ne dit pas exactement « ce qu'il pense » au moment où il prend la parole, il fait corps avec la pièce, qui prend en charge d'une façon ou d'une autre ses interrogations personnelles. C'est un travail d'acteurs-auteurs sans metteur en scène, libres, responsables et privilégiant le présent de la représentation et une conception du jeu dans un rapport direct avec le public. Chacune de leurs créations répond au même impératif : partir du monde d'aujourd'hui pour en faire du théâtre, un théâtre « à hauteur d'homme ».

Depuis leur début, ils ont créé quatre spectacles (*Tout ce qui reste de la révolution, c'est Simon* en 2008, *La Légende de Bornéo* en 2012, *Le bruit court que nous ne sommes plus en direct* en 2015 et *La Caverne* en 2018) tous présentés au Théâtre de la Bastille.

Au printemps 2018, le Théâtre de la Bastille les a accueillis pour une *Occupation 2*. Ils ont parcouru à cette occasion dix ans de création à travers des soirées intitulées *Grande Traversée*, et également proposé trois *Veillées*, soirées à l'occasion desquelles ils ont invité des personnes rencontrées pendant les phases d'écritures de leurs spectacles (qui s'écrivent notamment à partir d'interviews) et qui les avaient nourris, marqués par leur capacité à vivre au quotidien selon leurs convictions politiques.

Ainsi, ils explorent la façon dont l'intime et le politique se tissent dans nos vies, le plus souvent malgré nous.

Ils développent également ce thème dans des versions radiophoniques, lors d'ateliers avec des étudiants en école supérieure de théâtre, avec des acteurs amateurs, et également lors d'ateliers avec des plasticiens, des concepteurs de jeux vidéo destinés aux enfants d'écoles primaires. Parfois enfin, l'un de ses membres propose aux autres sa propre partition : les membres du collectif ont ainsi joué dans *La Caverne*, spectacle jeune public écrit par Nadir Legrand et dans le film de Judith Davis, *Tout ce qu'il me reste de la révolution* (2019), prix du jury au Festival francophone d'Angoulême.

Encore plus, partout, tout le temps est leur cinquième création.

PARCOURS

Mélanie Bestel

Après avoir été assistante à la mise en scène de Michel Raskine, Mélanie Bestel entre au Compagnonnage. Elle garde de cette formation le goût de jouer, écrire et mettre en scène au cœur de bandes d'acteurs et travaille avec nÖjd ou tg STAN. Elle joue également dans des spectacles de metteurs en scène qui se posent la question de l'écriture de plateau, comme Gwenaël Morin, Christian Geoffroy-Schlittler ou Halory Goerger.

Judith Davis

Alors qu'elle termine ses études de philosophie, Judith Davis rencontre comme spectatrice le collectif d'acteurs flamand tg STAN. Elle change de vie et se forme à l'école de théâtre. Elle tourne assez vite pour le cinéma avec des réalisateurs comme Sophie Laloy, Carlos Saboga, Virginie Sauveur, Gérard Mordillat, Roger Mitchell, Roberto Andò, Arnaud Desplechin...

Au théâtre, elle collabore avec l'artiste portugais Tiago Rodrigues et le québécois Mani Soleymanlou. Le collectif devient sa source d'inspiration principale lorsqu'elle écrit et réalise *Un grand soir*, son premier court-métrage et *Tout ce qu'il me reste de la Révolution*, son long-métrage (2019). Elle écrit et réalise à la demande de l'école de la comédie de Saint-Étienne, *Va dans les bois*, un moyen-métrage mettant en lumière huit acteurs et actrices de la promotion 21. Elle intervient également à l'école de la Cinéfabrique à Lyon.

Claire Dumas

Après une licence en lettres modernes, Claire Dumas intègre l'Atelier Volant du Théâtre National de Toulouse. Elle complète sa formation par différents stages notamment avec tg STAN où elle rencontre les comédiens avec lesquels elle fonde L'Avantage du doute. Elle joue dans tous les spectacles du collectif et accompagne également Judith Davis pour la

direction d'acteurs de son film *Tout ce qu'il me reste de la révolution*. Claire Dumas joue par ailleurs pour la télévision, le cinéma ou la radio. Récemment elle a travaillé en tant qu'interprète avec Frédéric Sonntag, Cédric Aussir, Sophie-Aude Picon, Cathy Verney, Xavier Legrand, Marion Laine, Elia Suleiman, Pierre Salvadori, Baya Kasmi, Camille Rosset, Elie Girard... Elle interprète récemment l'un des rôles principaux de *Toutouyoutou*, série réalisée par Julien Patry, mêlant aérobic, espionnage et aéronautique dans la France de 1982 (OCS).

Nadir Legrand

Nadir Legrand est parisien mais il grandit sur le plateau de Valensole, dans les Alpes-de-Haute-Provence. De retour à la capitale, il se forme en classe A3 théâtre puis à la classe-libre de l'école Florent. Il rencontre Éric Ruf et intègre sa compagnie d'EDVIN(e) en 1996. Il a fait partie du collectif Les Possédés de 2003 à 2017 et de L'Avantage du Doute depuis la naissance du collectif en 2007. Il tourne dans plusieurs séries du petit écran et joue au cinéma notamment dans *Regarde-moi* de Marco Nicoletti et *Pourquoi tu pleures ?* de Katia Lewkowicz.

Maxence Tual

Parallèlement à des études de philosophie, Maxence Tual débute son parcours de comédien en 1996. Jean-Christophe Meurisse fait appel à lui quand il fonde la compagnie Les Chiens de Navarre en 2005.

Il joue ainsi dans *Une raclette* (2008), *L'autruche peut mourir d'une crise cardiaque en entendant le bruit d'une tondeuse à gazon qui se met en marche* (2009), *Pousse ton coude dans l'axe* (2010), *Nous avons les machines* (2011), *Les danseurs ont apprécié la qualité du parquet* (2012), *Quand je pense qu'on va vieillir ensemble* (2013), *Les Armoires normandes* (2015), *Jusque dans vos bras* (2017).

PARCOURS

En 2008, il participe à la création de *Profondo rosso*, ciné-spectacle autour du film de Dario Argento avec le Surnatural Orchestra.

Il joue sous la direction de Mikaël Serre dans *Requiem pour un enfant sage* de Franz Xaver Kroetz (2008) et dans *Cible mouvante* de Marius von Mayenburg (2009). En 2016, il joue sous la direction de Jean-Luc Vincent dans *Notes de cuisine* de Rodrigo Garcia et en 2018 dans *Le Misanthrope* de Molière mis en scène par Rodolphe Dana. Il crée avec Anne-Élodie Sorlin et Thomas Scimeca *Jamais labour n'est trop profond* en 2020 et donne la réplique au chanteur Raphaël dans son nouveau spectacle *Bandes Magnétiques*.

Au cinéma, il collabore avec Jean-Christophe Meurisse dans *Apnée* (2016). Il joue dans plusieurs films dont *Rodin* de Jacques Doillon (2016), *Roulez jeunesse* de Julien Guetta (2017), *Mais vous êtes-vous fou* d' Audrey Diwan (2019), *Vers la bataille* d' Aurélien Vernhes-Lermusiaux (2019), *Selfie* de Thomas Bidegain (2019), *Antoinette dans les Cévennes* de Caroline Vignal (2020), et dans la série *Ainsi soient-ils* (saison 3, 2015) ou plus récemment dans la série *Platonique* (OCS) où il a l'un des rôles principaux.

SPECTACLE À SUIVRE

L'Oral et Hardi

Spectacle de Jacques Bonnaffé

Du 1er au 24 juin 2022

